Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation

Herausgeber: Société jurassienne d'émulation

Band: 98 (1995)

Buchbesprechung: Petite chronique littéraire

Autor: Steullet, Anne-Marie / Junod, Roger-Louis / Wicht, Philippe

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Petite chronique littéraire

par Anne-Marie Steullet, Roger-Louis Junod, Philippe Wicht et Jean-Louis Rais

« L'AMOUR BORGNE »

de Pascal Rebetez

Premières pages, premiers chapitres : le lecteur déboussolé se demande quelles voies empruntera le récit décousu de Pascal Rebetez. Chemin faisant, il s'aperçoit que l'auteur a choisi de bâtir son *Amour borgne* (106 pages) à coups de courts épisodes, sautant de-ci de-là. Le tout, finalement, tient ensemble comme un vêtement rapiécé. Le tailleur semble pressé. Voyez ses belles métaphores au petit point, tapisseries colorées, cousues entre d'ordinaires lieux communs faufilés à gros traits. L'ouvrage cependant est marqué, quant au style, au sceau très personnel de notre auteur.

L'amour borgne est un livre de journaliste qui, comme tant de ses confrères, a une furieuse envie de rompre avec le pensum de l'éphémère auquel il est condamné. Là, une bonne fois, Pascal Rebetez prend pour lui une tranche de ce temps qui lui est compté par les horaires professionnels. Il s'extrait de la turbulence des jours, examine son ego. Timon, son héros, n'est-il pas son double ? Cette autobiographie à peine déguisée tente de faire le point, au mitan de la vie, sur la création qui se dilue dans le moi. Parler de soi, pourquoi pas ? Mais en parlant d'autres choses, d'une expérience aboutie ou d'une réflexion en profondeur par exemple. Laisser sa trace dans la littérature coûte que coûte est un exercice périlleux quand l'écriture se fait volontariste, ce qu'il faut éviter comme la peste, clament ensemble Charles Juliet et Christian Bobin.

Timon le joueur se regarde aller de ruptures douloureuses en amitiés superficielles, à la surface d'une eau où il se mire. Il parle de sa petite famille, de l'amour romance usé qui sombre en passades. L'âge venant, il force la dose, se rassure, expose ses succès. Pascal Rebetez se prend soudain à réfléchir à cela même qu'il est en train de construire, son récit. Hantise de la création : « A quoi bon inventer des histoires, de nouveaux mots et des comportements ? Tout a été écrit, dit, filmé, chanté même. » Le doute passe, il continuera malgré « toute cette littérature d'aéroport ». Il fallait corser tout cela, diable. Un petit meurtre vous arrange, vite fait, sans trop d'analyse. Juste un dérapage. Mais « il faudra bien un jour que la vie se ressaisisse ». Zeste de conscience.

Tout avait été écrit sauf les prouesses de Timon, uniques bien sûr, qu'il projette sur le grand écran de la littérature. *L'amour borgne*, carnet

de bord d'une existence cahoteuse, est tissé de souvenirs fugaces, de bribes d'hier et d'aujourd'hui jetés sur la goélette de papier voguant à l'aveugle. Le quêteur inassouvi de liberté (s) n'abordera nulle part. Entre les lignes, on a deviné qu'il aurait voulu découvrir quelque Saint-Graal…

Il lui aurait fallu déployer plus large les voiles. Et fixer des yeux, là-haut, une étoile. (ams)

Ed. Canevas, Frasne/Saint-Imier, 1995.

« GEORGES AU VÉLO »
de Jean-Paul Pellaton

Une année après la parution du *Mège*, Jean-Paul Pellaton publie à L'Age d'Homme *Georges au vélo* (116 pages). C'est l'histoire d'un enfant dont la famille a déménagé dans une petite ville. Le père tentera de développer une modeste industrie : l'aventure tournera mal.

Le jeune garçon observe les gens qui l'entourent. Dans la famille, qui connaît des difficultés financières, il apprend la nature des relations avec les propriétaires de l'immeuble, deux dames intransigeantes ; avec l'école, la paroisse, les voisins. Rien de bouleversant dans le train-train quotidien excepté une sorte de vengeance maladroite que l'enfant, poussé par la révolte, met en œuvre… à ses dépens ! Quant à Georges au vélo, personnage énigmatique, il joue d'abord un rôle bénéfique sur le garçon avant d'usurper la place du père à la tête de l'entreprise qu'il a fondée.

Cette histoire simple est racontée habilement, par le menu. Détails, couleur, connaissance des êtres et des mœurs, relance du récit, finesse de l'observation, description des sentiments, tout concourt sous la plume du romancier à entraîner le lecteur dans un propos en soi banal qui grandit magistralement au fil des pages. (ams)

Ed. L'Age d'Homme, Lausanne, 1994.

« SON FILS MATEO »
de Vincent Philippe

De Vincent Philippe, journaliste à Paris, nous connaissons *Le Jura République*, le plus beau livre paru lors de l'entrée en souveraineté de notre canton, et *Dans les pas de Sophie*, roman.

Voici son deuxième roman *Son fils Mateo*, publié à L'Age d'Homme (158 pages). L'auteur aborde un thème demeuré longtemps tabou, celui de l'homosexualité, ce mystère de la nature que notre époque a dû finir par reconnaître. Le sujet est traité avec délicatesse et pudeur ; l'histoire se déroule sur deux continents.

A Paris, Joaquin, architecte originaire d'Amérique latine, confie à son ami Renaud qu'il a eu dans sa jeunesse un enfant qu'il ne connaît pas d'une femme dont il ne sait rien sinon qu'elle s'appelle Lucia. A l'insu de Joaquin, Renaud part à la recherche de l'enfant. Au cours d'une enquête (que l'écrivain-journaliste conduit à terme), Renaud retrouvera la mère Lucia, dotée d'un mari et d'enfants, ainsi que Mateo, le fils naturel, adopté par la famille.

Mateo est un grand jeune homme, très beau, blond et sympathique. Il étudie et poursuit l'objectif de gagner beaucoup d'argent. Aussi, les sentiments d'amitié amoureuse que lui témoigne Renaud le touchent mais pas au point de le faire dévier de ses projets. En Amérique latine, les deux personnages font des voyages propices au rapprochement. L'Européen voudrait à tout prix que le jeune homme vienne en France, auprès de lui et de son vrai père. Il passe par un fol espoir, puis il se résigne : Mateo ne viendra pas.

Cette histoire balance entre deux pôles, l'Europe brumeuse et froide face à une Amérique du Sud torride et colorée. Est-ce un symbole de la passion amoureuse qui couve en l'homme du Nord pour un Latin – symbole renversé au demeurant ? Tout se joue finalement, chastement, douloureusement. L'art du romancier atteint un niveau qui touche le lecteur bardé d'a priori. *Son fils Mateo* est une interrogation sur nos mœurs, sur la relation de père à fils et de fils à père, thème grave, enlevé ici dans une écriture claire, riche, envoûtante. (ams)

Ed. L'Age d'Homme, Lausanne, 1994.

« QUÊTEUR DE VENT »
de Bernadette Richard

Fille du Plateau de Diesse et de la Liberté, Bernadette Richard entretient un cousinage avec Eole. Elle le laisse apparaître dans *Quêteur de vent*, roman superbe, semé de folie, de mythes, de symboles, de poésie, d'audace littéraire et de réflexions amenées au gré d'une histoire échevelée. Ce livre est un antidote contre la léthargie, la monotonie et la bêtise. La potion sourd du vaste lac de l'imaginaire, ce rempart.

Marchande de vent et tempêtes, Bernadette Richard l'est comme sa Maya Bleu Nuit ou Noir Corbeau, volant dans les airs. Elle décoiffe. Ou ressemble-t-elle à ton Tamaris B., fonctionnaire (mais cadre, je vous prie) au Service des recettes de l'Etat et du contrôle des impôts, suicidaire aux désirs inassouvis, presque noyé repêché in extremis ? Elle est aussi un peu Luka, autre rêveur, vendeur de ballons de toutes couleurs et pleins de vent évidemment, ami du quasi noyé, créant (avec une psychologue folle) un monde extravagant de blessés à l'âme, de quêteurs d'impossible, de pseudo fous, d'artistes sans titre.

Mine de rien, dans les arabesques du vent et des nuits, dans les fêtes de la pomme de terre, à la foire des clowns, parmi les filles faciles et les amours tristes, au cœur de la clinique psychiatrique et à la barbe du bureau des impôts, mine de rien, la romancière dénonce.

Une mère qui vous a bousillé votre enfance, elle ne supporte pas. Les sociétés bornées qui saccagent la nature, elle les montre du doigt. L'Etat castrateur de talents, ce pays claquemuré qui rejette ses créateurs, elle le maudit. Tout comme elle vitupère la médiocrité ambiante élevée au rang de vertu.

Ah, dites-vous, encore une tartine de morale moralisante. Que nenni. Ce *Quêteur de vent* est bourré d'humour, de trouvailles drôles, d'images, de sons, d'odeurs, d'amitié. La plume ailée va, vole en quête de paradis. Sur un vieux fond nostalgique d'enfance, cet état idéal à jamais perdu.

Le récit en deux parties de dix-sept courts chapitres chacune compte 175 pages. (ams)

Ed. Canevas, Frasne (F) et Saint-Imier, 1994.

« UNE FENÊTRE SOUS LA LUNE »
de Francis Zeller

Une fenêtre sous la lune que signe Francis Zeller, fait suite à deux autres publications, *La solitude du héros* et *Le cœur hanté*. L'auteur originaire de Courtelary vit à Bienne. Son livre récent (94 pages) est le long monologue d'une sincérité mise à nu. Francis Zeller médite sur la fuite du temps et la pureté d'un amour de vingt ans, « le temps tissant sa trame et, finalement, qui emporte plus qu'il n'apporte ». Il écrit encore : « le présent, on le gâche toujours, on ne devine pas qu'il est là et qu'il pèsera ».

Francis Zeller utilise le « je ». Proche de la nature, il observe les infinies et subtiles transformations de son environnement avec des accents à la Francis Jammes, au début du livre surtout. Une institution psychia-

trique s'élève à deux pas ; elle est pour l'auteur motif à réflexions graves sur la stupidité des traitements, de l'enfermement.

Francis Zeller raconte aussi une histoire d'amour. Nostalgique et fidèle aux sentiments qu'il éprouve pour Laure l'indifférente qu'il aima à vingt ans « héros triste qui cependant n'ajourne jamais sa peine, si fauve, si cruelle soit-elle, et qui est de raisonner le présent, le passage du temps ; et c'est déjà le passé. » (...) «et je reviens et je repars, je vais toujours, une fatalité obscure d'aller, puisque l'important c'est d'aller, d'aller toujours ». La cicatrice fait mal, l'homme s'en moque un peu, il ricane en douce des comédies du cœur. Et la lune là-dedans ? « La lune telle une bonne mère qu'on n'aura jamais eue. La mère poétesse qui nous consolera de la marche chaotique des jours. La lune ce soir sera le pavois des âmes sensibles et des cœurs facilement émus. J'ai une fenêtre sous la lune. »

Jamais mièvre, le récit est délicat, poétique, d'une beauté surannée qui en fait le charme, d'une profondeur qui n'a d'égale que la hauteur des sentiments. La production littéraire contemporaine nous avait fait oublier cette petite musique intérieure. Ouvrir *Une fenêtre sous la lune*, c'est l'entendre à nouveau. (ams)

Ed. L'Age d'Homme, Lausanne, 1994.

« LA LIGNE BLEUE »
par Daniel de Roulet

Daniel de Roulet est né à Saint-Imier. Il est devenu architecte puis informaticien ; il vit et travaille à Genève. On connaît de lui deux livres *A nous deux, Ferdinand*, et *Virtuellement vôtre*. Voici *La ligne bleue*, un roman salué par la critique. L'auteur met en scène un personnage qui court le marathon de New York, soit plus de 42 kilomètres indiqués par une ligne bleue peinte à même la chaussée passant par les cinq districts de la ville. C'est la course folle : 25 000 marathoniens tendus vers le même but à savoir courir la distance imposée en un minimum de temps.

Max, le personnage du roman, s'est donné moins de quatre heures pour accomplir l'exploit. Il y arrivera tout en relatant au lecteur comment il contrôle son effort, le rythme de sa respiration, la position de son corps, le ravitaillement en eau, etc. Or, le livre n'est pas que reflet de l'événement sportif. C'est une sorte de roman gigogne car dans la tête du coureur défilent des souvenirs qui s'emboîtent, entrecoupent la description des quartiers qu'il traverse, rebondissent dès que les quarante-deux kilomètres pourraient nous paraître longs.

Monté comme un film avec ses retours en arrière, le récit dévoile une autre course, celle de Max l'antinucléaire courant à travers le Jura afin de poser une bombe. Ou bien il évoque le peintre d'Ornans, Courbet l'exilé qui a participé à la Commune de Paris et qui est soupçonné d'avoir fait tomber la colonne Vendôme. Revient enfin à la mémoire du marathonien la double histoire de Nagasaki et de celle qu'il nomme l'Allemande, une femme de là-bas qui lui parle maintenant dans le casque ajusté sur sa tête.

Plus il se jette en avant, Max, plus son passé le rattrape et dessine son identité : « Son bonheur d'intellectuel est d'insinuer le doute entre l'ordre des choses et leur devenir ». Ou : « Tu lui as insufflé l'art de l'utopie, de l'insoumission au goût dominant ». (p. 93).

L'écriture fait l'économie de l'emphase et du lyrisme. Sèche, précise, parfois elliptique, elle est rapide et travaillée comme un marathon. Le lecteur se surprend à suivre la ligne bleue, il court d'une traite lui aussi, en quelque quatre heures, ces deux cents pages lucides qui s'élèvent dans un paysage surréaliste (ams)

Ed. du Seuil, Paris, 1995.

« LA LIGNE BLEUE »
par Daniel de Roulet

Comme « aux âmes bien nées, la valeur n'attend pas le nombre des années », Daniel de Roulet qui a poussé son premier cri à Saint-Imier en 1944 s'est fait connaître en 1986 déjà par un premier livre : *Zäblen Sie nicht auf uns*, eh oui, en allemand, comme les deux suivants. Viennent ensuite, en français : *A nous deux, Ferdinand*, et *virtuellement vôtre* (aux éditions Canevas de Maurice Born, autre né natif de Saint-Imier) Décidément ! Et puis, cette *Ligne bleue* qui voit le nom du quinquagénaire imérien enrichir le catalogue des Editions du Seuil. Explication du titre. Je copie : « Longue de 4 219 500 centimètres, peinte sur les chaussées de New York, elle représente le chemin le plus court pour traverser les cinq districts de la ville avant de franchir, à Central Park, l'arrivée du marathon. Max, architecte comme le fut Roulet, « marathone » à travers la grosse pomme, comme Roulet s'y est collé deux fois lui-même. Suivre Max tout le long du parcours du New York City Marathon, c'est, épousant la conscience inquiète et ironique de Max, explorer la ville, ses beaux quartiers (vus par l'œil de l'architecte) mais aussi son Harlem et son Bronx, la réflexion intérieure du piéton attentif à son rythme comme au caractère des lieux visités s'incorporant aux descriptions imperson-

nelles. Cela se complique d'une histoire amoureuse : Ingeborg, victime du bombardement de Nagasaki, culpabilise un Max d'autre part décidé à dynamiter, en Suisse, une centrale nucléaire.

Roulet enrichit-il à l'excès l'intrigue de sa *Ligne bleue* ? Non, car il maîtrise sa matière en bon écrivain savant et rusé, d'une sécheresse exemplaire dans l'écriture. Du travail de patron. Un chef, ce nouvel écrivain jurassien. Avec lui et Bernard Comment, nous sommes gâtés. (rlj)

« FLORENCE, RETOURS »

par Bernard Comment

Le jury du prix littéraire de la Société d'Emulation n'a pas hésité à couronner en 1994 Bernard Comment pour son recueil de nouvelles *Allées et venues* publié en 1992 chez Christian Bourgois à Paris. Le même éditeur a publié l'année dernière le roman *Florence, retours* où les qualités du romancier bruntrutain, en particulier la délicate justesse des évocations et la sobriété élégante de l'écriture, se manifestent avec autant de maîtrise que naguère. – Le sujet de ce roman ? Utilisons la présentation de la quatrième de couverture : On écoute ici « un homme tiraillé entre deux lieux, deux temps et trois femmes ; on lit aussi un portrait inattendu de Florence, sur un ton à la fois mélancolique, amoureux et rageur ».

A la prochaine occasion, nous chercherons à Florence les *Murate*, anciennes prisons que notre narrateur, architecte, songe à transformer selon les données d'un concours qui n'est peut-être qu'une mystification. Songe ? Songeait, il y a cinq ans, lors de son premier séjour à Florence où il revient par un été étouffant. Cette ville où les œuvres d'art meurent d'être exposées à la lumière s'accorde avec la vie intérieure du héros qui se croit atteint d'une maladie fatale : « La mort vient danser de plus en plus près, elle resserre son étreinte ». Comme il aime à décrire les splendeurs menacées de Florence, Comment s'attarde à présenter dans le détail les crampes au ventre et les malaises de son narrateur, continuellement tourmenté par son corps, amant malheureux de femmes évoquées avec une jubilation de peintre proustien. Il excelle à saisir ses personnages dans l'abîme de relations difficiles, compliquées au possible et, oui, somatiques. Je goûte fort, quant à moi, ce retour aux ombres du naturalisme. (rlj)

Christian Bourgois, éd., Paris, 1994.

« LES POILS DU CÔTÉ DE LA FENÊTRE OU PETIT TRAITÉ DE DISCIPLINE MILITAIRE »

par Pierre-Olivier Walzer

Voici le début : «– A vos ordres, mon caporal ! – On ne dit pas « mon caporal » ; on dit « caporal », tout court. – A vos ordres, caporal tout court. – Vous faites le mariolle, Walzer ? – A vos ordres, caporal.

Tel fut mon premier contact avec la hiérarchie militaire. Ça se passait à Colombier, dans la grande cour du château, le 4 septembre 1935. C'était le premier jour d'une école de recrues d'infanterie qui devait durer jusqu'au 9 novembre et à laquelle j'étais plutôt étonné d'appartenir ». La tentation me vient de continuer à copier plutôt que de résumer et de commenter.

Loin de faire le mariolle ou le malin, Pierre-Olivier Walzer prend le parti de raconter son expérience en s'offrant le luxe de la simplicité du ton. Le premier qui trouve chez Walzer une phrase sophistiquée, dans n'importe lequel de ses livres, gagne la sucette. Simple pour analyser Valéry et Mallarmé, par exemple, P.-O. W. le reste pour dénoncer l'absurdité de la philosophie militaire. – Simplicité ne veut pas dire fadeur. On n'arrête pas de rigoler en lisant ce « petit traité » ; il suffit parfois à l'auteur d'énumérer les articles du savoir-servir, d'une bêtise à toute épreuve. Ah ! il a facile, comme disent les Belges, l'auteur, de faire rire simplement en citant son sergent de chambrée : « Les poils du côté de la fenêtre », – les poils de la brosse à dents, ne l'aviez-vous pas deviné ? Là, personne ne plaisante, car l'« impeccabilité du service intérieur (comme ils appellent les petits rangements) est le signe absolu par où se manifeste une troupe radicalement disciplinée ».

Moi qui étais en train d'écrire un article critique aussi intelligent qu'approfondi, je préfère à ma docte analyse une pincée de citations. Et comme ça, tout est dit. (rlj)

Ed. L'Age d'Homme, Lausanne, 1994.

« UNE HISTOIRE DE FABLES »

de Henri Devain

Avec *Une histoire de fables*, Henri Devain propose à ses lecteurs (il apprécie ces derniers et ne manque jamais, dans chacune de ses plaquettes, de s'adresser directement à eux), ce qu'il dit être son tout

dernier ouvrage. Lui qui a toujours aimé les vieux poètes, ceux du XVIe et du XVIIe siècles, il place aujourd'hui son recueil sous le patronage de Jean de La Fontaine, le « Prince des fabulistes ». Rien moins que cela. Dans un préambule en quatre sonnets, il relate d'ailleurs l'amusant dialogue qu'il imagine entre le maître et son admirateur jurassien.

La poésie moderne suggère, elle est volontiers hermétique et ses servants ont en général rejeté la versification traditionnelle. Henri Devain, lui, nous a habitués à une poésie directe. Il aime les choses simples de la vie immédiate, les savourant avec gourmandise, cultivant un épicurisme souriant et de bon aloi. Le goût qu'il affiche pour les poèmes à forme fixe en fait un personnage tout à fait original. Il s'est révélé notamment un incomparable artisan du sonnet. Il en affectionne le cadre, à la fois rigide et harmonieux, qui exige de celui qui s'en sert un métier et une rigueur dont peu sont capables. On sait moins de nos jours qu'il a cultivé avec bonheur d'autres genres anciens et difficiles, la ballade et le rondeau (il avoue volontiers son admiration pour Voiture, ce qui n'est pas banal). Il se joue avec élégance et facilité des pièges les plus redoutables. Henri Devain est un jongleur. Dans notre poésie jurassienne, il n'est guère que Jean Cuttat qui puisse lui être comparé pour le souci qu'avait aussi ce dernier de la versification supérieurement ordonnée. Cela n'exclut ni chez l'un ni chez l'autre un vrai talent de poète.

Dans *Une histoire de fables*, on retrouve les qualités impeccables de l'artiste, maître de son instrument, qui manie avec bonheur des vers de dimensions diverses : le solennel alexandrin, le décasyllabe parfois, l'octosyllabe qu'il préfère à tous les autres, parce qu'il convient mieux que les mètres plus longs au caractère primesautier de son inspiration, des vers plus courts aussi. Le résultat est séduisant : le mélange savant de vers de longueurs inégales donne à son propos une liberté de ton, accélère ou ralentit le récit, rompant ainsi l'impression de monotonie qui peut naître de l'utilisation d'une seule mesure. Une technique, souverainement illustrée par La Fontaine, qui convient tout à fait aux genres de la fable et du conte.

Toutes les fables du recueil ne servent pas à illustrer un précepte. Certaines ne se justifient que par la seule histoire que le poète s'amuse à nous raconter. Le jeu poétique l'emporte toujours chez lui sur le souci de la morale à livrer. Il lui arrive de s'amuser malicieusement (ah ! mais il connaît bien le genre humain) en tirant d'une de ses fables une leçon inverse de celle de La Fontaine. Alors que le loup de ce dernier s'enfuit, effrayé à la perspective de perdre la liberté qu'il place plus haut que tout, le loup d'Henri Devain, pris au lasso par un cow-boy d'Amérique, ne souhaite rien moins que de trouver une petite, toute petite place, mais bien confortable et douillette chez ce dernier. Faut-il voir là un regrettable affaiblissement du sens de l'idéal depuis le « Grand Siècle », ou

bien seulement une plus juste appréciation de la nature des choses chez notre fabuliste contemporain ? Le lecteur jugera. (pw)

Henri Devain éditeur, Porrentruy, 1995.

« PAROLE ET FAMINE »
de Pierre Voélin

Avec *Parole et famine*, Pierre Voélin publie son septième recueil. Poète d'origine jurassienne, très exactement ajoulote, né en 1949, il est établi à Fribourg où il enseigne la littérature française au Collège Saint-Michel. Ses études universitaires l'ont amené à s'intéresser à l'œuvre de René Char à qui il a consacré son mémoire de licence. Autant dire que sa poésie n'est pas de celle que l'on investit au pas de charge. Elle ne se livre que peu à peu au lecteur qui aura su en faire une approche patiente et attentive. L'auteur ne donne que peu de points de repères : quelques citations, dédicaces et rappels d'événements qui sont autant de pistes certes, mais ténues et fragiles, sur lesquelles on peut prendre appui.

Le livre comprend trois parties, chacune étant divisée en poèmes très courts, écrits en vers libres. Toutes les pièces sont composées de strophes de longueur inégale : quatrains, tercets, distiques, et même vers uniques. Chacune de ces structures élémentaires renferme et exprime une idée, une sensation, une fulgurance. La souplesse de cet instrument permet au poète de traduire tous les méandres de son inspiration et de sa pensée.

Voélin appartient à cette catégorie de créateurs pour qui le langage, la recherche de l'image exacte, de l'expression sibylline, des associations rares, précieuses et inattendues sont l'essence même de la poésie, de la note parfaite. La réussite est le résultat d'un travail assidu, opiniâtre, mis au service d'une révélation initiale. Celle-ci fournit le matériau brut qui va prendre vie par la magie du verbe et les vertus de la métaphore.

Quelques exemples, pris au hasard, illustrent la manière du poète :

Sous l'écorce et la feuille mince du bouleau
Silence tu t'abrites – et je m'abrite

On relève l'absence presque totale de ponctuation dans tout le livre, seule l'utilisation du tiret rompt parfois l'uniformité de la présentation.

Plus loin, on lit :

Le blé va surgir et poser l'été sur ses tiges
pour toi qui doutes et marches haletante
vers ton commencement

L'image du blé qui surgit évoque la maturité et l'équilibre succédant à la recherche haletante et au doute. Ils sont un commencement : celui de l'accomplissement.

On lit encore :

Sur le fleuve silencieux éclatent les rires
– broderies lumineuses qui retombent au seuil de la nuit

Rien, en apparence, ne destinait ces deux éléments (les rires et les broderies) à se rencontrer dans de telles circonstances. Leur association s'impose pourtant avec une force souveraine.

La suite du même poème nous offre les vers suivants :

et les cris du héron éloignent les îles
où se portent les regards
Même l'âme est humide

La langue est belle, le mouvement de la phrase distille l'harmonie. On ne résiste pas au plaisir de citer, extrait d'un précédent recueil du même auteur, cette comparaison étonnante à propos des mésanges : petites nonnes aériennes célébrant la précarité du jour. Un vrai ravissement !

L'épanouissement d'une telle poésie suppose la participation active du lecteur invité à une véritable démarche (œuvre) de création. On touche ici aux limites de l'indicible. (pw)

Ed. Empreintes, Lausanne, 1995.

« LA HAINE ÉTEINTE »
d'Auguste Quiquerez

Où donc a disparu la comtesse Hermance de Soyhières ? Pourquoi son époux Uldaric, qui a quitté précipitamment le château, ne revient-il pas ? Qui est l'être mystérieux qui hante le donjon du Vorbourg ? Quel est le fantôme noir qui erre autour de la forteresse de Münschsberg ? Comment pourra s'éteindre la haine qui déchire les Soyhières et les Vorbourg ? Enfin toute cette histoire a-t-elle un fond de vérité ? On peut dire vraiment que le conteur sait tenir son lecteur en haleine.

Le conteur, c'est un des plus connus des Jurassiens, Auguste Quiquerez. On le connaît comme historien et archéologue. On lui reproche, trop facilement, d'avoir traité l'histoire et l'archéologie en romancier. On ignore qu'il a été romancier avant d'être historien. Habitant Bellerive, il a passé son adolescence à rêver dans les ruines du château de Soyhières. En relevant les murs écroulés, il éveillait les aventures de leurs anciens seigneurs. Il avait 22 ans, en 1823, lorsqu'il écrivait *La Haine éteinte*,

avec toute la naïveté et la fraîcheur qui caractérisent une œuvre de jeunesse.

En 1823, une nouvelle mode de penser et de sentir faisait son chemin : le romantisme. On pourrait croire que Quiquerez suivait la mode de son temps, on est tenté de se demander s'il ne la précédait pas. Madame Arlette Michel, professeur à la Sorbonne, écrit que l'auteur de *La Haine éteinte* affiche des idées progressistes et libérales qui prendront tout leur sens après 1830. Quiquerez compose son roman avant que paraissent les grands romans historiques de Victor Hugo. Il écrit au temps de Walter Scott. Et tous les lecteurs de 7 à 77 ans qui ont aimé *l'Ivanhoe* du grand écrivain britannique apprécieront *La Haine éteinte*. Les Jurassiens apprécieront un *Ivanhoe* de leur pays, dont la trame se joue sur les rives de la Birse.

La Haine éteinte, un petit livre plein de charme, écrit à la main, à la plume d'oie, et soigneusement illustré, a été retrouvé dans leurs archives par les Amis du Château de Soyhières. L'œuvre, parfaitement inconnue, n'avait jamais été publiée. Le 75e anniversaire de la Société est l'occasion du lancement, avec *La Haine éteinte*, des Editions des Amis du Château de Soyhières. On peut prévoir une suite : un autre roman de Quiquerez, *Le Parricide*. *La Haine éteinte*, qui sort de presse, est un volume attrayant, comprenant 168 pages, illustré de plus de 15 dessins de l'auteur, Quiquerez ayant fait l'esquisse des châteaux jurassiens, tels qu'ils existaient au début du siècle passé. (jlr)

Edité par la Société des Amis du Château de Soyhières, 1995.

Portrait de Jean Gressot

LE JOURNALISTE

En 1873, Ernest Daucourt avait fondé *Le Pays* à Porrentruy pour défendre la liberté religieuse des catholiques jurassiens et bernois mise en cause par le Kulturkampf. En 1921, alors que maints remous politico-religieux étaient loin d'être apaisés, la société « La Bonne Presse » – une raison sociale qui serait pharisaïque aujourd'hui, mais qui se comprenait à l'époque – racheta le journal, paraissant alors quatre fois par semaine, ainsi que l'imprimerie y relative appartenant au notaire Gaston Daucourt, frère du magistrat prénommé. Deux ans plus tard, une réorganisation préparée par un conseil d'administration à prépondérance cléricale, se concrétisa par un déménagement à l'Allée des Soupirs et surtout la nomination de Mgr Henri Schaller comme directeur et rédacteur en chef, du Delémontain Charles Biedermann comme comptable et du Bruntrutain Jean Gressot en tant que rédacteur politique. Agé de vingt-cinq ans, celui-ci avait fréquenté l'Université de Fribourg puis celle de Berne où il obtint le brevet d'avocat. Pratiquant ensuite le barreau, il s'y signala par un sens rare de l'à-propos et une faconde qui allait devenir l'un de ses principaux atouts. Plus littéraire que scientifique, Jean Gressot ne tarda pas à marquer non seulement le journal mais la vie politique jurassienne.

En 1926, les électeurs d'Ajoie et du Clos-du-Doubs l'appelèrent à siéger au Grand Conseil bernois. En 1939, il remplaça le président Ceppi, de Delémont, au Conseil national pour un bail allant jusqu'en 1959, interrompu par un bref intérim d'Etienne Philippe.

Digne successeur des Folletête, Daucourt et Xavier Jobin, chrétien engagé par vocation, devoir et conviction, Jean Gressot aura effectivement marqué valablement une époque de la vie jurassienne qui présentait maintes difficultés, économiques certes, mais aussi politiques, avec la montée du frontisme en Suisse et des totalitarismes à l'étranger, les années de guerre et les séquelles subséquentes, sans parler du contentieux historique résultant des relations entre Berne et le Jura depuis le *Traité de Vienne* de 1815. Par la plume et la parole, toujours il était en première ligne avec un brio que lui reconnaissaient même ses adversaires les plus irréductibles, aussi bien dans le Jura que sur les bords de l'Aar. Fin connaisseur de la situation politique dans chaque localité et sachant qui y contacter pour exercer une influence efficace depuis Porrentruy, son entregent et sa jovialité faisaient merveille et ses consignes de vote étaient respectées au point qu'il pouvait prédire le résultat de la plupart des scrutins à quelques voix près. Soucieux de la relève, il attachait une grande importance à la formation multiforme des jeunes générations. En 1935, par exemple, l'éditorialiste du *Pays* écrivait : « Il faut des élites recrutées en partie dans les cadres expérimentés et prudents,

en partie aussi dans des hommes nouveaux qui puissent apporter l'énergie de la jeunesse et le goût si fécond du risque ».

Entretenant de multiples relations par le biais des bourgeoisies, de l'Emulation, du Rotary-Club, des Forces Motrices Bernoises, de l'EAI, sans parler de ses mandats politiques, Jean Gressot savait utiliser celles-ci au profit des plus humbles, et ses interventions faisaient souvent merveille, qu'il s'agisse de faire venir le conseiller fédéral Musy à Bassecourt ou Giuseppe Motta à Porrentruy, de l'octroi de congés pendant la « Mob » 39-45, de concessions officielles dans le domaine de l'horlogerie, et en particulier de la pierre fine, ou du décrochage de subventions pour les communes, les routes cantonales, l'adduction d'eau, l'amélioration des salaires, le soutien de l'agriculture et des fédérations d'élevage, la lutte contre les abus du fisc, la mise sur pied de contrats collectifs de travail, l'installation de nouvelles entreprises, la protection du patrimoine, le retour à la démocratie directe et l'abolition des pleins pouvoirs, après 1945, la valorisation des salaires féminins et bien sûr la lutte contre les régimes totalitaires, le bolchevisme en particulier.

A cet égard, ses duels oratoires avec le communiste genevois Léon Nicole à la tribune du Conseil national sont demeurés célèbres. Le bureau de l'Assemblée lui avait d'ailleurs réservé un siège en bord de travées, afin que le bouillant député jurassien puisse intervenir plus rapidement. Ainsi, à la fin de la guerre, alors que les députés communistes romands s'efforçaient de défendre l'espion anglo-soviétique Foote, condamné à Lausanne, le conseiller national Gressot avait conclu sa riposte en s'adressant au faux prophète Nicole, comme il l'appelait : « Et puis, après tout, allez vous faire foote… »

Son sens de la répartie, mettant généralement les rieurs de son côté –, analogue à celui de Churchill à la Chambre des communes –, était craint également aux assemblées communales de Porrentruy où les avocats, rouges et noirs, s'en donnaient à cœur joie sous les prétextes les plus divers, pour la plus grande joie d'un public qui préférait même ces joutes aux séances de cinéma. Parfois cependant, il y avait du dégât et certains duels personnels finissaient au tribunal ou en queue de poisson, telle l'inculpation par la Justice militaire du premier-lieutenant Gressot, le 20 novembre 1938, pour avoir dévoilé les places de rassemblement de la Brigade frontière 3, alors que les placards officiels y relatifs étaient affichés en gare de Delémont… En outre, ses outrances ou débordements scripturaires dans certains articles du *Pays* furent régulièrement et efficacement amortis par Mgr Schaller et ses amis politiques.

« Un petit pays peut se permettre tous les espoirs quand il est habité par un grand peuple », a écrit Jean Gressot et, dès 1935, il avait cru possible une révision constitutionnelle en faveur de l'ancien Evêché de Bâle pour régler durablement un contentieux séculaire, fût-ce sous la forme

juridique d'un canton suisse, mais jamais, écrit-il, au prix d'un démembrement du Jura historique.

Au Grand Conseil bernois, la petite douzaine de députés catholiques-conservateurs du Canton de Berne avait profité des années de « Mob » pour conforter une sorte d'armistice, bénéficiaire pour leur petit groupe parlementaire qui, parfois, pouvait faire la balance entre les trois grandes autres formations politiques et dès lors autorisait certains avantages dépassant la stricte proportionnelle, telle la présidence du Grand Conseil pour Sylvain Michel, de Courtedoux, qui eut l'honneur de recevoir au Rathaus l'émérite Winston Churchill, puis celle du Bernois Werner Bickel-Choquard, cousin d'ailleurs par alliance de Jean Gressot. C'est pourquoi la résurgence de la Question jurassienne au gré de l'Affaire Moeckli en 1947, menée par les sudistes Charpilloz et Béguelin, ne recueillit pas dès l'abord un soutien enthousiaste des cadres conservateurs et catholiques, influencés par les Rosenberg, von Ernst et Bickel, catholiques de la Berne fédérale, et l'évêque du diocèse de Bâle et Lugano, le Thurgovien Joseph von Streng, lequel ne craignit pas de déclarer entre autres à son clergé : « Il ne faut pas être séparatiste, car le Canton de Berne paie bien nos curés »... Et comme le vicaire général jurassien du diocèse siégeait d'office au Conseil d'administration de la « Bonne Presse », on imagine les débats, controverses et pressions...

Mal payé au *Pays* et las des servitudes d'un journalisme forcément très terre à terre et régional, Jean Gressot aspirait depuis longtemps à une fonction publique correspondant mieux à son aura personnelle. Sur le plan fédéral, il songea à une certaine époque à la chancellerie fédérale, mais la « cuisine » interpartis et linguistique ne lui était pas favorable. C'est pourquoi son ambition de longue date fut de remplacer le préfet Victor Henry, qui avait lui-même succédé au préfet Joseph Choquard en 1930, et avait donné un relief certain à la fonction assez originale de préfet d'Ajoie et du Clos-du-Doubs, selon l'histoire et au gré des relations de bon voisinage avec les autorités françaises des départements voisins. Effectivement, Victor Henry entretenait des relations suivies avec des milieux influents aussi bien en Suisse qu'à l'étranger ; il avait été entre autres commissaire suisse au plébiscite de la Sarre, président de la Chambre suisse de l'horlogerie en 1935 et préposé aux réfugiés pendant la « Mob » 39-45. Son prestige était grand dans son district et c'est pourquoi les amis politiques de Jean Gressot, énervé d'attente, parvinrent difficilement à le dissuader de « lutter » le préfet en place. Lors du décès de celui-ci, au début de 1954, le journaliste Gressot eut peine à rédiger la nécrologie de circonstance et il se borna à écrire : « Dans la lignée des grands préfets d'Ajoie, M. le préfet Henry n'a pas fait trop mauvaise figure », formule que la famille en deuil et les amis politiques du défunt n'acceptèrent pas ou mal, ce qui joua un rôle relativement

important dans la fameuse campagne électorale qui vit quelques mois plus tard l'élection de Jean Gressot à la préfecture ajoulote.

Une autre plume que celle-ci dira ce que fut le préfectorat de Jean Gressot, un règne marquant de toute manière jusqu'au 10 juillet 1965 où s'éteignit une grande voix, frottée de culture française, qui faisait contraste avec la lourdeur germanique et bernoise, ainsi que cela fut souligné lors de ses grandioses obsèques.

Lorsqu'il lui arrivait de présenter son district à des hôtes extérieurs, Jean Gressot aimait citer Simon-Nicolas de Montjoie, prince-évêque de Bâle, qui se présentait ainsi :

« Je m'appelle Montjoie,
Je viens en Ajoie
Vous apporter la joie ».

Jean Wilhelm

L'HOMME POLITIQUE

Durant une quarantaine d'années, Jean Gressot a occupé le devant de la scène politique jurassienne. Comme représentant du Parti démocratique-catholique – qui est devenu plus tard le Parti démocrate-chrétien – il a siégé au Grand Conseil bernois de 1926 à 1940 et au Conseil national de 1939 à 1959. Il a été élu préfet d'Ajoie en 1954 et a occupé ce poste jusqu'à son décès, en 1965.

Nombre de ceux qui l'ont côtoyé en politique ont été frappés par une apparente discordance entre la profondeur et la solidité de ses convictions et sa manière vive et enjouée de les exprimer.

Jean Gressot était préoccupé et parfois même inquiet de l'évolution morale et politique de son temps, mais il savait admirablement donner à ses propos une tournure alerte et piquante toujours très appréciée de ses auditeurs. On pouvait ne pas être de son avis mais on ne s'ennuyait pas à l'entendre.

La pensée politique de Jean Gressot est fortement tributaire de l'époque charnière qu'il a vécue tant sur le plan politique général que sur celui de l'histoire jurassienne.

En 1926, lors de son entrée sur la scène politique, les discriminations qui frappaient les catholiques jurassiens depuis le Kulturkampf étaient en voie de disparition, mais l'objectif principal du parti catholique dans le canton de Berne restera, jusqu'à l'adoption en 1945 de la loi cantonale sur l'organisation des cultes qui a rétabli les catholiques dans leurs droits, la défense des libertés religieuses. Selon les principes posés

par Ernest Daucourt avec l'intransigeance qui le caractérisait, un catholique soucieux d'accomplir son devoir à l'égard de l'Eglise ne pouvait qu'appartenir au parti catholique.

Cette « confessionnalisation » de la politique a commencé à être battue en brèche dans l'entre-deux-guerres. Partout dans le monde, des catholiques toujours plus nombreux revendiquaient le droit de s'inspirer dans leur action politique non seulement des intérêts de l'Eglise mais également des facteurs sociaux et économiques qui conditionnent la vie des collectivités humaines.

Cette conception nouvelle, qui a été approuvée au Concile Vatican II, a pénétré chez nous à l'époque où Jean Gressot présidait aux destinées du parti et il a dû réaliser l'aggiornamento. Ce ne fut pas toujours facile et il a fallu toute l'autorité dont il jouissait chez ses amis politiques et tous ses talents de persuasion pour faire admettre à ceux qui avaient connu le temps des luttes religieuses qu'à condition de respecter les principes chrétiens, on pouvait être fidèle à son Eglise sans adhérer à un parti confessionnel.

L'imposante liste des sujets traités par Jean Gressot au cours de son activité parlementaire, parmi lesquels on peut mentionner à titre d'exemples le développement des relations ferroviaires et routières dans le Jura, la réduction du budget militaire, la création de possibilités de travail en cas de crise, l'adoption de contrats collectifs de travail, l'élaboration d'un statut pour les Suisses de l'étranger, démontre à l'évidence que l'esprit avait changé et que le politicien chrétien qu'il était se faisait un devoir de travailler à la solution de tous les problèmes qui se posaient à la société de son temps.

Dans l'histoire jurassienne, Gressot s'est également trouvé à un tournant.

Certes, dans le mouvement séparatiste de la fin de la Première Guerre mondiale, plusieurs membres du Parti démocratique-catholique – parmi lesquels il faut citer surtout Alfred Ribeaud et Xavier Jobin – avaient tenu un rôle de tout premier plan, mais le parti avait joué la prudence. Ernest Daucourt, qui était plus un habile politicien qu'un idéaliste, avait donné le ton dans sa célèbre formule : « Nous sommes Jurassiens et nous sommes catholiques. Mais d'abord, nous sommes catholiques ». Au début du siècle, les séquelles du Kulturkampf étaient en train de s'effacer et le Parti démocratique-catholique pouvait nourrir l'espoir d'être enfin associé au pouvoir cantonal. En 1947, lorsqu'éclata l'affaire Möckli qui, comme chacun sait, donna le départ du mouvement séparatiste qui allait aboutir, après 30 ans de lutte, à la création du canton du Jura, les aînés du parti hésitèrent à se lancer dans une aventure qu'ils jugeaient périlleuse pour les droits et les perspectives de la minorité catholique, alors que les jeunes, qui n'avaient pas connu ce que certains

historiens ont appelé le temps du ghetto, adhéraient dans l'enthousiasme à l'idéal séparatiste.

Malgré un tempérament qui le portait à la lutte plutôt qu'à l'attentisme, Jean Gressot n'a pas pris une part active au combat séparatiste, peut-être parce qu'étant l'unique représentant des catholiques du canton de Berne au Parlement fédéral, il considérait qu'il ne lui appartenait pas de prendre une position extrême dans une affaire sur laquelle ceux qui l'avaient élu avaient une opinion fort partagée. D'aucuns lui ont fait grief de cette réserve qui ne saurait pourtant être interprétée comme un manque de patriotisme. En effet, à de nombreuses reprises, ses sentiments jurassiens ont éclaté sous sa plume et dans sa voix. Il suffit de rappeler sa participation à la publication de *Comment on germanise le Jura*, ouvrage de combat qui n'a pas été sans effet sur le réveil jurassien consécutif à l'affaire Möckli. De même, son action à la tête de la Fédération des bourgeoisies jurassiennes qu'il considérait comme un support indispensable à la sauvegarde de la personnalité jurassienne, ses vives réactions chaque fois que l'intérêt du pays l'exigeait – ce fut le cas, et cela fit grand bruit, après le reniement du Comité de Moutier – et sa passion pour l'histoire jurassienne qui nous a valu quelques excellentes monographies, ne peuvent laisser aucun doute sur la solidité de son patriotisme.

Le journaliste fribourgeois Pierre Barras a dit de lui qu'il possédait un magnifique tempérament de Bourguignon bouillant et une langue sonore qu'il savait faire claquer à la tribune comme à table, après une gorgée de vin généreux. C'était dire élégamment qu'il était un excellent orateur, un tribun talentueux, un debater d'une rare efficacité et, entre amis, un compagnon très apprécié. Effectivement, Jean Gressot était tout cela, et dans une mesure peu commune.

A l'époque où il fréquentait les assemblées communales de Porrentruy, l'initiation des jeunes citoyens ne posait pas de problème car, dès l'âge requis, chacun tenait à assister à un débat qui promettait d'être aussi passionnant qu'animé. Les assemblées publiques auxquelles sa participation était annoncée faisaient recette et non seulement chez ses amis politiques. Il faut dire que si Jean Gressot avait l'art de la réplique sonnante et s'il maniait l'ironie de façon redoutable, la méchanceté ne faisait pas partie de ses arguments, de sorte que ses adversaires d'un jour n'avaient aucune raison de lui garder rancune.

A voir l'aisance qui était la sienne dans les débats les plus difficiles, on avait l'impression d'une capacité d'improvisation sans limite. Certes, il était particulièrement doué à cet égard, mais les notes qu'il a laissées démontrent que non seulement il préparait minutieusement ses interventions, mais qu'il envisageait encore les diverses tournures que pourrait prendre la discussion. Un exemple dont certains hommes politiques pourraient utilement s'inspirer !

On peut se poser la question : Jean Gressot ne fut-il que l'homme d'un parti ? Ce serait réduire injustement les dimensions de sa personnalité.

Son engagement à la tête de la Fédération des bourgeoisies du Jura et de la Société jurassienne d'Emulation, comme les études historiques auxquelles il s'est livré démontrent un intérêt qui dépasse largement les limites partisanes.

Lors de son décès, les hommages venus de tous les horizons politiques se sont plu à reconnaître que Jean Gressot avait exercé son mandat préfectoral avec une totale objectivité, sans faire de discrimination politique entre ses administrés, et avec un souci constant de l'intérêt général.

Enfin, son sentiment profond transparaît à la lecture de sa présentation des hommes politiques jurassiens dans l'*Anthologie jurassienne* de 1964. Il regrette que dans notre petit pays l'homme politique soit trop souvent considéré comme l'homme d'un parti et il voit là la cause des luttes intestines qui furent si néfastes à l'unité d'une région qui, depuis 1815, en aurait eu grand besoin. On conviendra que ce n'est pas là la pensée d'un homme qui ne recherche que l'avantage de son clan politique.

Certes, Jean Gressot fut un remarquable leader pour le Parti démocratique-catholique du Jura. Mais il fut aussi un Jurassien toujours soucieux du bien de sa patrie.

Gabriel Boinay

LE PRÉSIDENT DE L'ÉMULATION

Le premier souvenir que je garde de Jean Gressot remonte à 1932. Il avait alors 36 ans. J'étais élève à l'Ecole normale de Porrentruy.

Le dimanche, à l'église Saint-Pierre, la présence de Jean Gressot ne passait pas inaperçue. On en était parfois à l'Introït quand il arrivait avec son épouse, jeune femme très belle et d'une grande élégance. Ostensiblement, il remontait l'église par la nef de droite, jusqu'au « banc des autorités ».

L'adolescent que j'étais alors ne pouvait imaginer qu'il se lierait un jour d'amitié avec Jean Gressot, et même que nos idées s'affronteraient, vingt-cinq ans plus tard.

Cocassement, c'est à la Mobilisation que j'ai revu Jean Gressot pour la première fois. Il était en uniforme d'officier. Je m'attendais si peu à le voir sous cet aspect, que je n'en croyais pas mes yeux ! En sa qualité d'adjudant d'un bataillon, il portait une fourragère flambant neuve à

l'épaule gauche. La scène avait quelque chose de comique qui n'eût pas échappé à Courteline. Aligné, casqué, ainsi vêtu, Jean Gressot était visiblement en contradiction avec lui-même. Il n'avait ni la raideur factice de l'automate, ni le style mécanique du soldat. Même au prix d'une splendide fourragère, il gardait une allure civile.

La vie a voulu que je m'établisse plus tard à Porrentruy. Nous nous sommes retrouvés au sein de la Société jurassienne d'Emulation, qu'il avait présidée.

Il faisait encore partie du Comité central. Au plan des Lettres et de l'Histoire, Jean Gressot avait une solide formation, et l'une des meilleures bibliothèques du pays.

Les cérémonies du centenaire de l'Emulation (1847-1947) venaient de ranimer la braise jurassienne. L'heure était encore chaude. J'ai assisté à des prises de bec inoubliables entre Jean Gressot et Alfred Ribeaud. D'une main d'aristocrate, le « président Ribeaud » étirait sa barbiche de prédicant, comme pour affûter la pointe de ses idées. Jean Gressot répliquait d'abord physiquement, d'un mouvement péremptoire du menton. Ils se griffaient intellectuellement avec courtoisie. Jamais d'animosité, ni de vulgarité. Le « président Ribeaud », homme de tribunal, se complaisait à l'exégèse de ses arguments. Jean Gressot, homme de tribune, cherchait à convaincre, à vaincre. Les étincelles qui jaillissaient du choc de ces deux silex de l'esprit me ravissaient.

Chacun a son démon intérieur ; j'ai le mien. Jean Gressot avait celui des belles choses. Cette passion d'érudit, gardienne de notre patrimoine, peut devenir un travers. Un exemple.

L'abbé Marcel Chappatte, historien, curé à Miécourt, n'avait pas l'étoffe d'un homme d'affaires ; il s'en fallait même de beaucoup. Il vivait dans une pauvreté évangélique. En 1955, il avait remis à un éditeur le manuscrit de son « Saint-Ursanne au bord du Doubs ». Ce brave ecclésiastique payait encore, par petits acomptes, la dette contractée en 1929, pour l'édition d'une première brochure intitulée *La collégiale de Saint-Ursanne*. Dans ces conditions, il courait à la catastrophe financière. Le Comité central de l'Emulation prit les choses en main. Une délégation conduite par Ali Rebetez, président, se rendit au presbytère de Miécourt.

L'abbé Chappatte nous reçut dans son bureau, une pièce presque démeublée, à l'étage. Je n'ai pas oublié l'escalier de sapin qui y conduisait, la pauvre table de travail, les chaises fatiguées. Tout paraissait visiblement entretenu à grande eau, faute d'argent. Or, dans l'escalier étroit était accrochée une gravure rare. Elle n'échappa pas à l'œil expert de Jean Gressot, qui se mit aussitôt à la marchander au curé. Ce geste me serra le cœur. J'en fis la remarque à Jean Gressot.

En 1954, j'ai participé à la campagne épique qui l'a porté à la préfecture d'Ajoie. Là, j'ai pu apprécier le tempérament incandescent des

Ajoulots et des Ajoulotes ! Partis politiques, villages, vie de famille, tout était sens dessus dessous. Parfois, de solides paysannes assumaient la garde des voitures. Après des soirées électorales enflammées et harassantes, Jean Gressot regagnait la Rédaction du *Pays*. Je faisais un bout de chemin avec lui.

Malgré l'heure tardive, en dépit de la fatigue et d'un grave problème de santé, il se remettait au travail.

Nous étions divers, nous n'étions pas différents. Et pourtant, le destin captieux a voulu que nos idées s'affrontent peu après, au sujet de la place d'armes d'Ajoie. Cette seconde odyssée m'a procuré d'indéfectibles amitiés et quelques inimitiés indélébiles. Pour paraphraser un mot d'Ernest Hello, je dirai que l'invincible Argent produit la zizanie, comme la pourriture produit l'insecte.

Mais cette dissension entre nous n'a été que temporaire, car l'esprit ne peut vivre sans la liberté des opinions. Et à l'heure du Jura, Jean Gressot a été d'un patriotisme exemplaire. Avec le recul et la sérénité que procurent l'âge et le temps, je n'hésite pas à le placer dans la lignée des grands hommes politiques jurassiens du XIXe siècle. Il me rappelle beaucoup un autre patriote, qui s'appelait Xavier Jobin. Lui aussi, j'ai eu le privilège de l'entendre, dans ma jeunesse : il était superbe ! Comme Jean Gressot, il avait soif d'agir sur les hommes.

Victor Erard

PORTAIT-SOUVENIR

Pour l'homme de la rue, Jean Gressot devait apparaître sous les traits d'un homme de pouvoir mais aussi comme une figure emblématique de la cité.

Son assurance, son sens de la répartie, son verbe haut, sa grande culture contribuaient à l'évocation d'un personnage multiple auquel chacun imaginait avoir recours un jour ou l'autre, pour un conseil, une conciliation, un dépannage mais aussi pour l'obtention d'une faveur dont il pouvait être le dispensateur ou l'intermédiaire privilégié.

Jamais il ne cherchait refuge dans la tour d'ivoire de l'intellectuel distant ou orgueilleux ou dans une froideur aristocratique qui l'aurait mis hors de portée de ses concitoyens. Pour l'avoir souvent fréquenté lors de réunions de famille, dans ses diverses fonctions d'avocat, de rédacteur, de conseiller national ou de préfet, j'ai toujours été frappé de l'intérêt qu'il accordait aux autres et de l'ambition constante pour le destin de sa cité dont il souhaitait le rayonnement.

Dans son appartement une bibliothèque impressionnante révélait un lecteur infatigable. Les murs aussi lui faisaient un entourage d'œuvres d'art et de gravures, jurassiennes pour la plupart, les meubles élégants mettaient en valeur des objets ou des sculptures, si bien que ce qui l'entourait révélait un collectionneur raffiné.

En plus, très imposante aussi la présence des journaux les plus divers dont l'éventail allait du catholicisme vénéré au communisme redouté.

Rien ne lui échappait de la politique française pour laquelle il avait une prédilection et qu'il savait commenter de façon magistrale. Rien ne lui échappait non plus de ce que produisait l'intelligentsia jurassienne.

Très ouvert à la littérature et à la poésie, il était particulièrement indiqué pour insuffler force et vitalité à la Société jurassienne d'Emulation dont il a été un brillant président.

A chacune de nos rencontres, il dévoilait ses derniers trésors : documents inédits, manuscrits, signatures autographes de l'un ou l'autre de nos princes-évêques, cartes rares. Ces divers éléments ont été pour moi le signe d'un personnage curieux de tout, constamment alerté par les traces que déposait le passé, par les dernières vagues aussi qui faisaient moutonner le présent.

Sa gaieté et son optimisme étaient d'autant plus étonnants que les avatars de la politique ne lui étaient pas épargnés et qu'il devait s'accommoder des crève-cœurs et des lâchetés.

Sans doute avait-il l'art de contourner les obstacles et assez de ressources pour rebondir grâce au soutien de sa foi et des valeurs humaines qui le guidaient.

Sa famille harmonieuse était toujours à ses côtés, ses amis aussi et je ne me souviens pas de l'avoir vu abattu, prostré ou submergé par la défaite.

Son amour du Jura, toujours en éveil, lui a permis de garder le cap sur des objectifs élevés, dignes de son dévouement.

Je garde de lui le souvenir d'un homme fort, tel que ceux dont la société a besoin pour survivre et j'aimerais achever ce portrait par deux images significatives : l'homme de piété portant le dais du Saint-Sacrement à la Fête-Dieu et l'homme public haranguant la foule sur les estrades de la politique.

Tristan Solier